



## La rentrée malgré le Covid-19 : « Ces quelques semaines d'école qui viennent de s'écouler valent six mois »

Dans les écoles, collèges et lycées, les enseignants ont appris depuis la rentrée à vivre avec le coronavirus. Mais la lassitude est très présente, comme les inquiétudes pour les mois à venir. Certains misaient sur un reconfinement scolaire « localisé », au sortir des vacances de la Toussaint. D'autres sur l'activation du fameux « plan de continuité pédagogique » que l'éducation nationale est censée tenir prêt. D'autres, encore, croisaient les doigts pour que « rien ne change », et éloigner le spectre d'une éventuelle fermeture des établissements. Quelques heures avant l'allocation d'Emmanuel Macron, mercredi 14 octobre, tous les enseignants étaient dans l'attente. Mais il n'y a pas eu d'annonce les concernant dans le discours du chef de l'Etat. Un hommage appuyé, sans doute, mais pas de changement, à ce stade, de leurs conditions d'exercice et d'accueil.

« Nos enfants ont besoin de continuer d'être à l'école, a martelé Emmanuel Macron. Je me félicite que nous ayons été parmi les premiers pays à rouvrir nos classes, qu'on ait réussi la rentrée et je remercie nos enseignants qui ont fait un travail formidable. On doit continuer comme ça. »

« Continuer comme ça » ? Sur le terrain, ces trois mots font réagir. « Continuer comment, précisément ?, interroge Benjamin Marol, enseignant en collège à Montreuil (Seine-Saint-Denis). En serrant les dents ? En regardant ailleurs quand un élève tousse ? J'entends de plus en plus de collègues qui se sentent vulnérables dire qu'ils ne tiendront pas l'année. Certains n'ont pas repris. La méthode Coué, ça va un temps... » « Tous les voyants sont passés au rouge, et nous, dans nos classes, entassés avec 35 élèves, il nous faut continuer d'y croire... Nous voilà pris dans un drôle de paradoxe », pointe Clara da Silva, enseignante en lycée à Paris.

« Raccrocher les wagons »

Pour le million d'enseignants et de personnels d'éducation qui voit cette première période de l'année scolaire s'achever, avec le début des congés d'automne, l'heure d'un premier bilan est venue. S'ils ont « tenu », disent-ils, c'est pour les élèves ; pour le « bonheur » de les retrouver et l'« urgence » de les reprendre en main. « Je ne connais pas un enseignant qui n'ait pas eu les larmes aux yeux le jour de la rentrée », témoigne Stéphane Rio, qui exerce en lycée à Marseille. Les élèves étaient tous là, ils ont joué le jeu, masqués, attentifs, impliqués... et, dans leur immense majorité, très consentants à l'égard des interdits qu'on leur impose. »

Un constat partagé au primaire où, passée la « joie des retrouvailles », les professeurs des écoles disent aussi avoir ressenti très fortement l'« impératif » de « raccrocher les wagons ». « Soyons honnêtes : qui peut croire qu'on peut manquer la moitié d'une année [de mars à juillet, pour certains enfants] sans que les apprentissages s'en ressentent ? », interroge Hervé Lalle, directeur d'école à Paris.

Les « lacunes » sont surtout perceptibles aux « classes charnières », disent les enseignants, à l'entrée du CP, de la sixième et de la seconde, et touchent, sans surprise, d'abord les élèves les plus fragiles. « On voit aussi les effets du confinement chez les tout petits, observe Katia Philippe, directrice d'école dans l'arrière-pays niçois. En maternelle, ils s'étaient à peine appropriés la classe en mars quand l'année s'est interrompue brutalement. On se retrouve aujourd'hui avec des enfants de 4 ou 5 ans qui ne se comportent pas tout à fait comme des élèves, des pleurs dont on n'a pas l'habitude à cet âge... »

Face à leur classe, tous le reconnaissent : durant ces quelques semaines, ils ont fait « comme si ». « Comme si on ne sentait pas monter, au fil des jours, l'agitation parmi des enfants qui, quoi qu'on fasse, ressentent l'angoisse qui nous traverse », observe Laurent Klein, directeur d'une école élémentaire à Paris. « Comme si on ne voyait pas le turn-over des élèves qui, les uns après les autres, partent en isolement puis reviennent », pointe Marie-Cécile Périllat, enseignante en lycée à

Toulouse et porte-parole locale de la FSU. « Comme s'il n'y avait pas de flou sur ce qui nous attend dans les prochains mois », glisse Laurine (son prénom a été modifié), enseignante dans une petite école rurale du centre de la France encore « épargnée par la deuxième vague », dit-elle, mais où les sorties scolaires et les projets sont « à l'arrêt ».

Fatigue, lassitude, épuisement

L'allègement, le 22 septembre, de la doctrine sanitaire en milieu scolaire, dans l'objectif assumé de limiter au maximum les fermetures d'établissements, a plongé la profession dans la confusion. En quinze jours, le recensement des « cas contacts » parmi les élèves et les enseignants s'est effondré, quand, en parallèle, le nombre de clusters dans le second degré et à l'université augmentait.

Deux sondages communiqués, coup sur coup, par le SNUipp-FSU le 12 octobre, et par le SNES-FSU le 13, se sont fait l'écho d'une inquiétude partagée : plus de huit sondés sur dix disent se sentir mal protégés dans l'exercice de leurs fonctions. Autant s'inquiètent de l'efficacité du masque en tissu fourni par l'institution. Ils sont aussi majoritaires à exprimer de la fatigue, de la lassitude, de l'épuisement...

« On essaie de se repérer comme on peut dans le protocole sanitaire et ses évolutions. Mais est-ce qu'on est seulement légitime à le faire ? », Inaki Echaniz, CPE en collègue

« Mes journées n'ont jamais été aussi difficiles », témoigne Inaki Echaniz, conseiller principal d'éducation dans un collège de Saint-Denis (Seine-Saint-Denis). Et pour cause : en plus de sa « casquette de CPE », il partage, avec l'équipe de vie scolaire de son établissement, les tâches habituellement dévolues à l'infirmière scolaire et à l'assistante sociale. La première, absente, n'a pas été remplacée ; le poste de la seconde n'est pas pourvu. « Alors depuis septembre, on bricole, raconte-t-il. Il nous faut distinguer qui a des symptômes du Covid, qui a une angine ou une gastro... Qui est à risque ; qui ne l'est pas. On essaie de se repérer comme on peut dans le protocole sanitaire et ses évolutions. Mais est-ce qu'on est seulement légitime à le faire ? »

Pour réclamer un « plan de rattrapage » en Seine-Saint-Denis, un des départements où la surmortalité liée au Covid-19 a été la plus forte, les syndicats d'enseignants ont d'ores et déjà appelé à une journée de manifestation, le 17 novembre. « Débrayer », Inaki Echaniz l'a fait par le passé – contre la réforme du lycée, contre la réforme des retraites. « Sans succès Et ça aussi, ça joue sur le moral, confie-t-il ; ça participe à une forme de découragement. »

Il n'entend pas y céder : « La crise sanitaire n'a fait qu'aggraver les inégalités et la fracture sociale, pour rendre encore plus visibles les difficultés dans les quartiers populaires, souligne le CPE. Nos élèves et leurs familles prennent tout de plein fouet. C'est pour eux qu'on fait front. » Un plaidoyer qui résonne au-delà des territoires de l'éducation prioritaire, y compris dans les zones qui n'ont pas encore viré au rouge.

« Je suis moins endurante »

Face aux élèves, les enseignants ont fait bonne figure. Même chose face aux parents : « On a continué à les recevoir, à les faire rentrer dans l'école chaque matin, raconte Hervé Lalle, du SE-Unsa, directeur de maternelle à Paris, sans toujours savoir, d'ailleurs, si on faisait bien ou si on pourra le faire encore longtemps. » Mais hors de la classe, ils sont nombreux à témoigner d'une « bascule », d'un changement plus ou moins radical dans leurs « habitudes », leurs « repères », leurs « gestes » et leurs « façons de faire ».

« On se recroqueville sur une forme d'entre-soi... comme le reste de la société », Stéphane Rio, professeur

« Depuis le début de la crise, je vivais comme un ermite... J'enseigne désormais aussi comme un ermite », ironise Benjamin Marol. Dans son collège de Montreuil (Seine-Saint-Denis), cet enseignant d'ordinaire très présent pour ses collègues – il est syndiqué au SNES-FSU – ne sort désormais plus que « rarement » de sa salle.

Dans son lycée de Marseille, Stéphane Rio a, lui aussi, fait une croix sur la « salle des profs ». « Même la tradition du restaurant entre collègues, le vendredi midi, est en train de périliter,

raconte-t-il. On se met en petits groupes de trois ou quatre, on déjeune dans des classes... Cela peut sembler un détail, mais c'est la possibilité de monter des projets ou de partager nos impressions sur des élèves qui en prend un coup. On se recroqueville sur une forme d'entre-soi... comme le reste de la société. » Une évolution qui inquiète ce professeur chevronné, pour qui le « collectif » fait partie intégrante du métier.

« Ces quelques semaines d'école qui viennent de s'écouler valent six mois », lâche Alexandra (elle a requis l'anonymat), professeure en collège à Montpellier. Pas seulement parce que « ça bouillonne chez les ados » : « Avec un masque, mes cours passent moins bien, rapporte la jeune femme. Je suis moins endurante, moins patiente... Moins bonne, tout simplement. » La crise sanitaire l'a aidée à « mûrir » un projet de reconversion, toujours dans la fonction publique. « Je me donne deux ans pour sauter le pas, dit-elle. L'école sous Covid, sans savoir de quoi seront faits les lendemains, ça n'est pas fait pour moi. »

D'autres difficultés à venir

Clara da Silva confie, elle, avoir retrouvé un « certain élan » : cette enseignante de philosophie dans un lycée parisien s'est offert un amplificateur de son ; « ça calme les élèves, explique-t-elle, et ça permet, en dépit du masque, de ne pas forcer sur la voix. » Depuis la rentrée, elle sort avec sa classe faire cours « en extérieur », dans des parcs et des jardins. Un « nouveau pédagogique » dont elle se réjouit, tout en soulignant ses « limites ». « Faire classe comme avant, enfermée entre quatre murs, c'était trop dur pour moi. J'ai réussi à aménager une respiration, mais c'est quelque chose de très individuel, regrette-t-elle. Et puis, avec les températures qui chutent, ça ne durera pas bien longtemps... »

Avec l'hiver qui approche, les organisations représentatives du monde enseignant alertent déjà sur d'autres difficultés à venir : l'aération des locaux dans des établissements où « on est au touche-touche », la confusion entre le Covid-19 et les « maladies saisonnières », le remplacement des enseignants absents, véritable « serpent de mer » ... « Les différents scénarios du retour des vacances d'automne doivent être anticipés », écrit le SNES-FSU, syndicat majoritaire dans le secondaire, dans un communiqué le 13 octobre.

Sur le terrain, on reconnaît avoir du mal à « penser l'étape d'après ». Mais on s'accorde sur un point : « tout » est préférable au reconfinement scolaire « total ». Certains plaident pour le port du masque dès l'école primaire – il n'est obligatoire, depuis la rentrée, qu'à partir du collège. D'autres pour équiper les salles de classes de pupitres individuels, de purificateurs d'air... Tous ont en tête la solution du dédoublement des classes (autrement dit, la constitution de demi-groupes). Un des scénarios évoqués, cet été, par le ministère de l'éducation en cas de « circulation active » du virus. Depuis, il fait silence sur le sujet.

A Paris, les directeurs d'école s'y préparent, pourtant. « En théorie, j'ai cinq classes, ça me fait dix groupes, témoigne l'un d'eux, sous couvert d'anonymat. J'alternerais le lundi le mardi et les mercredis pairs pour l'un, le jeudi, le vendredi et les mercredis impairs pour l'autre. » Tous les élèves seraient pris en charge, tous les jours, explique-t-il, mais une partie par les enseignants, une partie par des animateurs de la ville, des surveillants. D'une école parisienne à l'autre, les organisations pourraient varier – ici, on évoque des élèves envoyés dans des « locaux municipaux », des gymnases ; là, vers d'autres écoles.

Ce jeudi, à vingt-quatre heures des vacances, la section parisienne du SNUipp-FSU a donné l'alerte : « Alors que les personnels sont déjà secoués et épuisés, pourquoi leur demander de plancher sur d'hypothétiques scénarios sans qu'aucun cadre académique ne soit fixé ? », interroge le syndicat majoritaire au primaire. Une réponse est espérée par les personnels avant la reprise, le 2 novembre.

Mattea Battaglia